



SUR LES HAUTEURS DE L'ALTITUDE CENT

Autour du parc de Forest, poumon vert des quartiers populaires

place de l'Altitude Cent

↔ 6500 m

3h15 - 1h15

Au milieu de la place de l'Altitude Cent – référence à son niveau par rapport à la mer – se dresse la figure élancée de l'église Saint-Augustin, une réalisation emblématique du style art déco à Bruxelles.

EGLISE SAINT-AUGUSTIN 1

La construction d'une église paroissiale au cœur du nouveau quartier de l'Altitude Cent s'imposait pour des raisons d'attractivité. Son promoteur, Alexandre Bertrand, cheville ouvrière de la Société des villas de Forest en est bien conscient. Il propose même de la construire au sommet de la colline, là où le plan de lotissement prévoit un square circulaire auquel viennent s'arrimer huit nouvelles artères en étoile. C'est, paraît-il, à cet endroit que les fourches patibulaires envoyaient à la mort les condamnés depuis le déplacement du gibet du Galgenberg (p. 177).

© TD



Seule condition imposée par le promoteur, la perspective sur l'édifice doit être la même partout, ce qui impose de placer le clocher – ou le dôme – au centre du square. Un premier projet, d'allure néo-romane, est autorisé par la guerre. Après avoir autorisé la poursuite des fondations, les Allemands se ravisent et le chantier est oublié dès 1916. Quinze ans plus tard, alors que les paroissiens, de plus en plus nombreux, s'entassent dans la chapelle provisoire de l'avenue Saint-Augustin (1900), le diocèse charge Léon Guiannotte et André Watteyne de proposer un nouvel édifice. Chrétiens convaincus, ils sont fiers de symbolisme et de mystique des chiffres et imaginent une croix grecque enserrée dans un cercle parfait, figurant le signe mystique du Monde. Les masses rondes, horizontales et pleines évoquent la terre et la matière tandis que les volumes cubiques et verticaux symbolisent l'esprit. Les proportions générales sont basées sur le module de la coudée sacrée égyptienne...

En voie de généralisation dans l'entre-deux-guerres, le béton armé sert à l'ossature de l'édifice et à son clocher

cubique, dont la croix culmine à 54 mètres de hauteur au terme de retraits successifs. Percé de hautes fenêtres verticales fonctionnant comme un puits de lumière, il est habillé de bandeaux horizontaux qui font penser irrésistiblement à la nouvelle salle de brassage des brasseries Wielemans-Ceuppens (Adrien Blomme, 1931) ou à la tour du nouvel hôtel communal (Jean-Baptiste Dewin, 1926), situées dans le bas de la commune. C'est que la mode est à l'art déco et à ses formes géométriques épurées, dépourvues d'ornementation ostentatoire. La ligne claire, chère à Hergé, a fait des adeptes.

Récupérant partiellement les fondations abandonnées, le chantier s'étale sans encombres sur trois années, de 1933 à 1936. Etriqué, le budget a nécessité des choix et des sacrifices. Les baies à vitraux des murs courbes sont remises à plus tard (1946) et on renonce au parement des façades, revêtues d'un simple enduit en ciment. Mal protégé ou simplement mal mis en œuvre, le ferrailage rouille et le béton se désagrège rapidement. Le puits de lumière de la tour est claustré pour éviter les accidents. Poussée dans le dos par la Société des transports intercommunaux bruxellois (STIB) qui voudrait y faire passer une ligne de métro, la commune envisage même la démolition pure et simple de l'édifice. Jusqu'à ce qu'on redécouvre la richesse et l'originalité de son langage architectural, prélude à son classement (1988) et à sa restauration soignée à la fin des années 1990. Sœur cadette de Sainte-Suzanne à Schaerbeek (Jean Combaz, 1925-1928) et de Saint-Jean-Baptiste à Molenbeek (Joseph Diongre, 1931-1933), l'église Saint-Augustin consacre la foi naïve des architectes et des ingénieurs dans les vertus, apparemment sans limites, du béton armé.

Longez l'avenue Saint-Augustin, qui abrite l'ancien presbytère de style néo-gothique (n° 12) que jouxtait autrefois la chapelle provisoire servant de paroisse Saint-Augustin, traversez la chaussée d'Alseberg pour rejoindre, en biais vers la droite, la rue Edouard Branly ;

← La rue Marconi était au cœur d'une enclave industrielle coincée dans le triangle formé par la chaussée d'Alseberg, les avenues Albert et Molière. En témoignent le château d'eau (n° 167), les bâtiments réaffectés de la Magnéto belge (n° 123 à 137), et les logements sociaux qui s'étendent jusqu'à la rue Rodenbach. En retrait de la chaussée, l'ancien **château d'eau 2** (1904) a été transformé en appartements de luxe, par-



ascenseur extérieur. L'œuvre de réhabilitation audacieuse, entreprise entre 2002 et 2006, est signée par CM architectes associés pour le compte de la société promotrice H₂O Brussels. Fabricant de moteurs et de magnétos d'allumage, la **Magnéto belge 3** s'était fortement développée en intérieur d'îlot dans l'entre-deux-guerres avant d'être partiellement reconstruite suite à un incendie survenu en 1942. Le père de l'église Saint-Augustin, Léon Guiannotte, est alors appelé à la rescousse pour construire un bâtiment à front de rue, dont une réhabilitation récente a rendu tout le lustre de style art déco.

→ Descendez la rue Vanden Corput ;

← Les **immeubles sociaux 4** de la rue Rodenbach ont été construits en vis-à-vis à deux ans d'intervalle (n° 14-22 et 29-33, 1903) par les architectes Charles De Quelker et A. Hannaert. Ils sont malheureusement à l'état de chancre. Les cages d'escalier abritées dans des ressauts en forme de tour carrée, les balcons séparés par des tourelles semi-circulaires percées de niches et de meurtrières, le mélange de briques de couleur évoquent la cité Hellemans de la rue Blaes qui en reprendra plus tard la typologie. Juste à côté, l'**ancienne école communale n° 4 5**, dont on n'aperçoit au n° 37 que le pavillon



tiellement masqués par deux bâtiments modernes reliés par des passerelles. Le mur-rideau qui enveloppe le réservoir cache un fabuleux duplex de forme circulaire avec vue imprenable sur la ville, auquel on accède par un



d'accueil, est signée par le grand spécialiste de l'architecture scolaire de style art nouveau, Henri Jacobs. Influencé par le mouvement laïque et social de la fin du 19^{ème} siècle, il marque dans la pierre sa volonté de participer à un enseignement progressiste en rupture avec les conceptions architecturales de l'école traditionnelle. Ses

préoccupations tendent de concilier les exigences rationnelles du programme et l'aspect esthétique de la construction: *L'école, c'est par excellence le lieu familier de l'enfant, et plus cet endroit sera clair et beau et plus l'enfant y développera son cerveau dans des conditions harmonieuses. Homme plus tard, il voudra retrouver dans son foyer et dans les monuments de son pays la même beauté, la même clarté et la même harmonie;*

A l'extrémité de la rue Rodenbach, qui débouche sur un square, remontez légèrement la rue Marconi. Le complexe de **logements sociaux 6** situé aux n° 32-40 (1901) est l'œuvre de Léon Govaerts (1860-1930), dessinateur talentueux qui s'est adapté avec souplesse aux modes stylistiques de son époque. De la renaissance fla-

ECOLE COMMUNALE DE FOREST N° 4 5

A la fin du 19^{ème} siècle, Forest compte six écoles primaires, dont trois dépendent de la commune. Pour faire face à l'augmentation de la population, celle-ci décide, en 1905, d'ériger deux nouvelles écoles dans des quartiers en plein développement: boulevard Guillaume Van Haelen, sur un terrain cédé par la Société civile immobilière de Forest, et rue Rodenbach, en face d'immeubles de logements sociaux construits en 1903. Cette dernière, confiée à l'architecte Henri Jacobs, est inaugurée le 6 août 1911. En matière de disposition générale des bâtiments, Henri Jacobs n'innove pas. Il reste fidèle aux plans de l'Ecole modèle définis en 1875 par la Ligue de l'enseignement: l'entrée est implantée sur une parcelle étroite à front de rue et les bâtiments se développent en intérieur d'îlot autour d'un préau central et de cours latérales.

La façade à rue, traditionnelle du style de Jacobs, toute en pierre, est pourvue d'un portail monumental. La double porte, flanquée de deux hautes fenêtres, est surmontée d'un fronton courbe orné du blason communal. A l'étage, quatre fenêtres étroites séparées par des trumeaux de pierre sculptée sont surmontées d'un tympan en relief portant la mention «école communale-gemeenteschool» et d'une balustrade en pierre ajourée. Le hall d'entrée est orné de sgraffites. Une fenêtre latérale éclaire le bureau du directeur. Au bout du long couloir, le préau, disposé parallèlement à la rue et entouré de cours de récréation, donne accès aux classes dispersées sur deux niveaux.





© TD

réforme pénitentiaire amorcée par Edouard Ducpétiaux, la **prison de Forest 8** remplace, en 1903, la prison vétuste de la rue des Minimes. C'est l'architecte contrôleur des constructions pénitentiaires Bouckaert qui en a dessiné les plans dans un style néo-renaissance flamande traditionnel en brique rouge. Derrière ses hauts murs, les ailes sont réparties en étoile autour d'un noyau central qui abrite une chapelle remarquable. La pré-

mande (hôtel de ville de Tubize, 1888-1892) à l'art déco (rue Philippe De Champagne, 1927) en passant par l'art nouveau (Hôtel Defize, avenue Palmerston), il témoigne d'une aisance remarquable dans l'ornementation qui s'illustre merveilleusement ici. Plus encore que les baies de fenêtres obliques ménageant de petites terrasses, on remarquera les ailes de papillon sculptées dans la pierre qui enveloppent l'entrée jusqu'aux soupiraux des caves en ogives renversées;

→ Revenez sur vos pas, traversez l'avenue Albert, une des rares portions des boulevards de Grande Ceinture à avoir préservé son aspect original, et longez-la sur le trottoir de gauche. Le n°84 **7** constitue une des dernières réalisations du disciple de Victor Horta, Paul Vizzavona (1881-1956), en Belgique où il aura séjourné une dizaine d'années. Il propose ici, comme à l'angle de l'avenue Brugmann et de l'avenue Molière, une synthèse entre classicisme français prôné par le style beaux-arts et l'art nouveau qu'il a découvert avec son maître;

← L'avenue de la Jonction évoque le souterrain qui relie la prison de Saint-Gilles, autrefois dédiée aux hommes, à celle de Forest (n°52) réservée aux femmes. Résultat tangible de la



© TD

sence d'un tel établissement ne semble pas avoir découragé les candidats bâtisseurs puisque le bas de l'avenue est entièrement construit avant la Première Guerre mondiale. Style éclectique, beaux-arts et art nouveau s'y côtoient harmonieusement comme le démontrent les maisons de Léon Bochoms (n°23-25 et 27, 1911) ou de Paul Hamesse (n°12-14, 1910);

→ Un petit détour par le paisible square Larousse permet d'épingler le n°12 (1913) **9** qui illustre la maîtrise des formes, géométriques celles-là, de Jean-Baptiste Dewin (p.567), l'auteur de l'hôtel communal de Forest. On reconnaît sa patte à une manie, celle de la double porte à auvent plat, qui semble avoir inspiré les architectes des n°20 et 22...;



Avenue de la Jonction, N°4

© TD

↓ A la naissance de la rue Henri Wafelaerts, la **clinique de l'orthopédiste Van Neck 10** (n°53, 1910) est signée par Antoine Pompe, véritable précurseur d'un style rationnel qui allait s'imposer après 1920. Remarquez, notamment, le petit porche encastré,

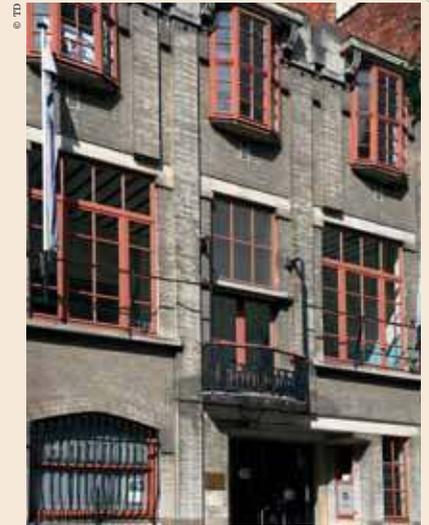
les pilastres à amortissement en acrotère cubique ou, encore, les logettes trapézoïdales vitrées du dernier étage. Dénaturé par une intervention de l'architecte R. Fostier (1961), l'intérieur ne présente plus d'intérêt;

→ Dans la rue courbe Félix Delhasse, l'élégant hôtel de style beaux-arts (n°20-22, Georges Hobé, 1909) a abrité Paul-Henri Spaak, homme politique de tout premier plan qui a participé à la fondation de l'OTAN et de l'Union européenne. Son voisin immédiat (n°24, Emile Lambot, 1905) est clairement inspiré de l'œuvre art nouveau de Victor Horta;

Jardin d'hiver de l'hôtel Hannon



© TD



Rue Henri Wafelaerts, n°53

← De retour sur l'avenue de la Jonction, vous tombez nez à nez sur la maison personnelle d'Albert Roosenboom (n°4) dont l'angle est garni d'une élégante logette ronde vitrée. Cerise sur le gâteau, le magnifique **hôtel Hannon**, unique réalisation art nouveau de Jules Brunfaut se dresse à l'angle de l'avenue Brugmann (n°1);



HÔTEL HANNON (1903-1904) 11

Quel meilleur hommage rendre au propriétaire d'un bel hôtel de style art nouveau que de l'affecter à la passion qui a donné du sens à sa vie? Le centre de photographie contemporaine Contretype est en effet installé depuis le début des années 1990 dans la maison d'Edouard Hannon (1853-1931), photographe averti et amateur d'art à ses heures perdues. Directeur technique, puis général, des usines Solvay, il rêve d'habiter une maison art nouveau, style en vogue auprès d'une frange de l'élite industrielle de l'époque. Il confie la tâche à Jules Brunfaut, un architecte qui travaille régulièrement pour son employeur dans le cadre des expositions internationales auxquelles l'entreprise Solvay se doit d'être présente. Formé par Henri Beyaert, Brunfaut n'est guère familier de ce style marginal. Unique, son expérience, inspirée des réalisations de Victor Horta et Ernest Blérot, se révèle pourtant un coup de maître.

Construite au coin des avenues Brugmann et de la Jonction, l'hôtel brille tant par la délicatesse de ses formes et de ses décrochements que par la couleur subtile de ses matériaux, entre pierre d'Euville, pierre bleue et brique écrue de Silésie. Découpée par des cordons de pierre moulurés qui reprennent les dés du balcon de l'étage, sa travée d'angle se termine par un bas-relief de Victor Rousseau surmonté d'un délicat fronton brisé à pans chantournés. Peut-être l'allégorie du temps qui passe, qu'il a représenté sous les traits d'une fileuse, a-t-elle interpellé les promoteurs immobiliers qui voulaient raser l'hôtel? Côté Jonction, un jardin d'hiver, lové dans une travée en trapèze, développe les souples arabesques de son bow-window sous une large baie décorée de vitraux.

Oeuvre d'art totale, la maison bénéficie pour sa décoration intérieure, de contributions artistiques de premier plan: Paul-Albert Baudouin pour les fresques murales; Emile Gallé et Louis Majorelle, représentants de l'école de Nancy, pour le mobilier, les boiseries, les tapisseries murales, les marqueteries et l'éclairage; Raphaël Evaldre pour les vitraux à motifs végétaux qui ornent les baies du jardin d'hiver et les fenêtres des portes intérieures; Pierre Desmedt, enfin, pour la rampe en fer forgé de l'escalier ovale en acajou qui semble s'élaner vers le dôme.

Abandonné et livré au vandalisme suite au décès de la fille d'Edouard et Marie Hannon (1965), l'hôtel est au centre d'un vaste projet immobilier qui en compromet l'existence. Après moult hésitations, il est classé, puis racheté par la commune de Saint-Gilles (1979) qui confie sa rénovation à Louis Hoebeke. Plus de dix années seront nécessaires pour faire revivre ce petit joyau blotti à l'angle d'une belle avenue bruxelloise. L'hôtel dédié à la photographie est désormais entouré d'appartements sociaux dissimulés derrière des façades préservées (n°51 à 55).



→ Au tournant de l'avenue Brugmann, le regard est happé par des immeubles à appartements jumeaux de style moderniste (Lesec et Quoilin, 1937) dont la ligne épurée s'achève en proue de navire arrondie. Hormis cet accident de l'histoire, le front bâti de la prestigieuse voirie présente une belle unité éclectique, que ne contredit pas la sage silhouette de l'église néo-gothique (n° 119-121, Léopold Pepermans, 1905) des pères Barnabites, avec sa tour inachevée. Quelques réalisations de l'art nouveau s'y intègrent toutefois avec harmonie. La maison du médailleur, sculpteur et

orfèvre **Fernand Dubois 12** (n° 80, 1903) a été construite par son ancien condisciple et ami Victor Horta. Leur collaboration à la décoration intérieure de l'hôtel Tassel les a visiblement rapprochés. Par une entrée séparée transformée depuis en porte de garage, la partie droite de la maison abritait l'atelier de l'artiste derrière une ample baie faisant office de puits de lumière. Petite note personnelle du propriétaire des lieux, la poignée de porte ouvragée s'intègre parfaitement dans les moulures.

→ Plus loin, aux n°120 à 124 **13** (1904), Ernest Blérot individualise à la mode art nouveau les façades de maisons qui répondent, comme rue Vanderschrick à Saint-Gilles, à un plan traditionnel type. A l'angle de l'avenue Molière

enfin (n°175 à 179, 1908-1909) **14**, Paul Vizzavona, dont on a déjà croisé le style, réussit un étonnant mariage entre classicisme français et détails décoratifs de l'art nouveau comme les piliers de la clôture, les moulures des arcs surbaissés des fenêtres ou les arabesques nerveuses des ferronneries des balcons;

→ Ce tronçon de l'avenue Molière remonte à 1898, lorsque la commune de Saint-Gilles accepte de financer l'accès à son nouvel hôpital, situé sur le territoire de sa voisine, en compensation de la faveur qu'elle lui a faite. Emile Zola avait d'abord été pressenti pour la baptiser, mais vite considéré de mauvais genre pour une artère à





hiboux de la frise dorée. Il s'agit d'un bel exemple de style art nouveau géométrique inspiré de la sécession viennoise et du mouvement art & craft ;

↑ Traversez ensuite l'avenue Albert pour rejoindre la place Constantin Meunier, en remarquant au passage quelques œuvres d'importance mineure comme le n°133 inspiré du style Hankar (J. Dosveld, 1906) et l'ancien hôtel Katz (n°123, Paul Hamesse, 1909). Le fond de la place elle-même est dominé par un bâtiment en trapèze de style art déco **17** (n°1-2, Jean-Florian Collin, 1929) tout en crépi blanc, dont de rares éléments décoratifs extérieurs – porte d'entrée gauche et portes de garage latérales gauches – ont été préservés ;

l'avenir aussi prometteur. Témoins de ce standing huppé, l'hôtel **Philippot 15** (n°155, Jules Brunfaut, 1908) dont le classicisme démonstratif est inspiré du château de Versailles et, saisissant contraste, la maison personnelle, toute en rigueur, de l'architecte **Jean-Baptiste Dewin 16** (n°151, 1907) sur laquelle veillent les

↑ Longez les installations de l'hôpital Molière-Longchamp ;

↑ Par l'avenue Everard, regagnez la place de l'Altitude Cent ;

← Troisième rue à gauche, l'avenue Victor Rousseau, qui longe le parc Duden, ne célèbre pas seulement un sculpteur de talent mais aussi un architecte aussi attachant que prolifique, **François Van Meulecom** (1889-1963). Ancien disciple de Jean-Baptiste Dewin, on lui doit près de 150 maisons bourgeoises, petits immeubles à appartements ou villas balnéaires dont quelques exemplaires raffinés meublent avantageusement cette belle avenue. Devant chacun d'eux (n°11, 32, 33 et 72-74) **18**, on éprouve une sensation d'intimité et de confort née de la composition toute en symétrie, en mise en forme soignée et en goût du pittoresque traduit par de multiples porches, balcons, bow-windows et une association heureuse de matériaux.



n° 72-74



n° 32



n° 33

Remarquez, notamment, le double pignon du n°72-74 qui encadre une loggia et semble se détacher de la toiture mansardée ou le porche en trapèze du n°32, coiffé d'un petit auvent et surmonté d'un balcon ;

→ L'allée qui conduit au **château Duden 19** (p.240) se trouve juste en face de l'avenue Maréchal Joffre ;

↓ Après avoir contourné le château et aperçu en face les écuries pittoresques, revenez sur vos pas ;

← Empruntez le sentier du parc Duden qui forme corniche dans une dépression boisée. Il longe l'avenue Jupiter et l'avenue Gabriel Fauré dont les villas, construites par paires, illustrent – comme toutes les rues dans le bas du parc de Forest – les contraintes urbanistiques qui ont pesé sur les constructions pour sauvegarder le panorama à l'instigation de Léopold II (p.237) ;

← Laissez, devant vous, le chemin qui conduit à l'**ancienne conciergerie du château Duden 20**. Elle présente une élégante silhouette de style néo-renaissance flamande avec sa façade de brique entrecoupée de bandeaux de grès et sa tour carrée surmontée d'un clocheton ;

→ Vous débouchez sur le square Elie Lainé qui offre une perspective saisissante sur le dôme du palais de justice (pp.172 à 193). Le bas du square, en escaliers, accueille un arc-en-ciel en acier corten épuré de Mauro Staccioli (2001) ;

↑ Traversez le square et empruntez le sentier du **parc de Forest** (p.233) qui longe l'avenue Marie-Henriette et la place de Rochefort ;

↘ La bien nommée avenue des Villas, qui grimpe sur le flanc gauche du parc, abrite quelques belles demeures de la Belle Epoque avant de se resserrer en une forme plus urbaine ;





→ Au croisement de l'avenue du Mont Kemmel, on distingue à peine la façade lisse et aveugle de l'église **Sainte-Alène 21** (n°49-51, Roger Bastin et Jacques Dupuis, 1938-1951). Tout vêtus de blanc et scandés de multiples arcades et niches en plein cintre, sa nef toute dépouillée et son chœur en demi-lune dégagent une intensité qui invite à la contemplation et au recueillement.

Le haut de l'avenue du Mont Kemmel est dédié à l'imaginaire et créatif Arthur Nelissen (1878-1922), dont la famille est originaire des Pays-Bas.



Avenue du Mont Kemmel, n°6

On remarquera le décor en céramique à motifs floraux sur fond de brique blanche et la lucarne-pignon à fermette débordante qui donnent au n°6 (1906) un petit air de cité balnéaire. Il jouxte la **villa Beau Site 22** (n°5, 1905), maison personnelle de l'architecte qui lui vaut de figurer dans tous les guides de l'art nouveau bruxellois. Il faut dire qu'il

n'a pas lésiné sur les effets avec la loggia à baie et fenêtre circulaires, les jeux de couleur des briques émaillées de la façade, les consoles décroissantes de la corniche qui épousent les larmiers des fenêtres ou encore les sgraffites, remplacés ensuite par des bas-reliefs aux motifs floraux ;

→ Comme en écho à la villa Beau Site, le n°103 de l'avenue Victor Besme **23** (Alphonse Boelens, 1903) dont les moulures de la baie circulaire enlacent les fenêtres de l'entresol, appartient à la meilleure période de l'art nouveau ;

↖ Remontez le tronçon de l'avenue Victor Besme qui conduit à l'avenue Jupiter ;

↖ Par l'avenue Alexandre Bertrand, fondateur du quartier, rejoignez la place de l'Altitude Cent, point de départ de la promenade.

Avenue Besme, 103



Villa Beau Site

Une large avenue-promenade entre ville et bois (1838-1876)

Celui qui n'est encore que duc de Brabant, brise sa première flèche en faveur de l'embellissement de Bruxelles au moment où le projet de l'avenue Louise – un serpent de mer sans fin – s'embarque dangereusement dans les sables mouvants. Cela fait plus de vingt ans que le premier projet a été discuté et le chantier n'en est toujours qu'à ses premiers balbutiements. Il le soutient avec conviction au Sénat, dont il est membre de droit depuis sa majorité, lors de la discussion du budget des Travaux publics. On y sent déjà poindre les prémices de sa philosophie urbanistique :

Il faut à une grande cité de l'air et de l'espace. Il faut (...) chercher à embellir le centre du Gouvernement et à augmenter les agréments et les plaisirs. La transformation du bois de la Cambre (...) en un magnifique parc, l'établissement d'une superbe promenade pour les piétons, les cavaliers et les voitures, et d'une avenue appelée à devenir une des plus belles d'Europe, serait un des meilleurs moyens d'atteindre ce but.

© DENIA



Place Stéphanie et avenue Louise